

CATHERINE GAILLARD-SARRON

La fenêtre aux alouettes

Nouvelles



Catherine Gaillard-Sarron

La fenêtre aux alouettes

Nouvelles

© Catherine Gaillard-Sarron, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0749-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface de Jacqueline Thévoz



<http://catherine-gaillardsarron.ch>

À Claude

À Jacqueline

À mes amis

Préface

C'est au sein d'un jury littéraire que j'ai connu Catherine Gaillard-Sarron, une nature remarquablement organisée, une perfectionniste qui avait très à cœur de juger juste et qui, malgré son jeune âge, écrivait et publiait déjà avec un certain succès. Non seulement elle était une fervente du bon français, mais encore ses manuscrits étaient des modèles de perfection.

Catherine Gaillard-Sarron, qui a une connaissance aiguë de l'humain (elle eût fait une très bonne psychologue) excelle dans la nouvelle. Mais elle ne fait pas dans la dentelle et a plutôt l'étoffe d'une dramaturge, ses personnages de passion entraînant le lecteur dans les psychodrames les plus poussés. C'est que notre auteure a de l'imagination à revendre et une truculence naturelle du verbe. C'est une romantique moderne, par certains côtés un nouveau Rabelais. Elle ne mâche pas ses mots et les amateurs d'émotions fortes trouveront leur bonheur dans ces pages captivantes.

Il y a chez Catherine Gaillard-Sarron un désir constant d'aller le plus loin possible dans l'âme humaine et l'on est conquis dès les premières lignes et jusqu'au dénouement, toujours tellement imprévisible !

Mais tout cela est bien plus que des histoires extraordinaires de vies ordinaires. Outre sa richesse de vocabulaire, cette nouvelliste-née, qui pourrait faire aussi une excellente romancière et nous écrire de superbes pièces de théâtre, a le sens de la musique et du rythme des phrases dans ses descriptions, car elle est aussi poète, et quand l'une de ses nouvelles touche à sa fin, ses tirades et ses strettes c'est du Wagner. C'est aussi la peinture de notre monde souvent cruel. Notre nouvelliste est un peu le chantre de ce vingt et unième siècle (scènes conjugales et leur dénouement, terribles secrets, épouvantables retournements de situation, déceptions amères, heureux miracles, accidents mortels, luxure, humour noir, viols, passion des jeux, meurtres et sauvetages, dénouements inattendus, suicides,

vengeances, et j'en passe...) En tout cas l'œuvre est forte, crue et magistrale.

Jacqueline Thévoz

*On ne disait jamais aux nouveaux parents les difficultés
et surtout l'immense fatigue qui les attendaient.*

Impulsion

Leurs cris s'entendaient jusque dans le couloir de l'immeuble. Dans le salon de l'appartement, décoré de boules et de guirlandes de Noël, Aline, rouge de fureur, invectivait son mari.

— Tu as vu l'heure ? J'en ai marre, bon sang ! C'est tous les soirs que je me tape la nourrice, les courses et le souper. On avait dit qu'on partagerait ! Au lieu de ça, Monsieur va boire des verres avec ses potes pendant que Madame se tape tout le boulot !

— C'est faux, se défendit Ronald. Le patron m'a retenu. Je n'ai pas pu faire autrement ! Et puis j'avais le squash ce soir.

— Et tu crois que je vais gober ça, espèce de menteur ? Il me suffit de voir ta tronche pour savoir que tu as passé les dernières heures assis derrière un bar !

— Téléphone à Jeremy si tu ne me crois pas ! Il était avec moi. On a juste pris un verre après la partie.

Aline s'emporta et lui jeta sa rage à la figure :

— Je ne te crois pas ! Et je me moque de Jeremy ! Tu crois que moi, j'ai le temps d'aller jouer au squash avec mes copines et de prendre un verre ensuite ? Tu te fiches éperdument de moi et du bébé. Tous les prétextes sont bons pour te tirer.

Les pleurs d'un nourrisson, réveillé par les cris, s'élevèrent soudain

dans la chambre voisine. Aline s'empressa d'aller chercher l'enfant. Elle revint dans la pièce en le serrant animallement contre elle.

Planté comme un piquet au milieu du salon, toujours vêtu de son manteau et son sac de sport à ses pieds, Ronald se contenait à grand-peine. Une colère sourde montait en lui.

Soudain, il explosa :

— Moi aussi, j'en ai marre ! Pour qui tu te prends à la fin ? Depuis que ce même est né tu es devenue complètement folle.

— Je te signale que ce même est aussi le tien et qu'au lieu de te pinter au pub tu ferais bien mieux d'assumer tes responsabilités ! siffla Aline.

— Et pour qui crois-tu que je me crève la peau ? vociféra Ronald.

— Et moi alors ? Je me tape une double journée depuis qu'il est né !

Le bébé se mit à brailler plus fort.

— Regarde ce que tu provoques ! C'est toi qui perturbes ce gosse, reprit Ronald. Avec tous ces trucs que tu prends pour dormir, tu ne l'entends même plus pleurer la nuit !

— Espèce de salaud ! C'est toi qui oses me dire ça, avec toutes les saloperies que tu ingurgites ? Si tu jouais ton rôle de père, je n'en aurais pas besoin ! cracha Aline.

Piqué au vif par cette insulte, Ronald devint blême. Soudain, pris d'une impulsion incontrôlable, il arracha brusquement des bras d'Aline le bébé qui s'époumonait et le plaqua d'une main contre son épaule. De l'autre, il attrapa son sac de sport, toujours à ses pieds, et en un éclair fut à la porte qui claqua derrière lui. Stupéfaite par ce rapt et la rapidité avec laquelle son mari venait d'agir, Aline, médusée, resta quelques secondes sans réaction avant de se mettre à courir derrière lui en hurlant. Mais Ronald était leste et lorsqu'elle se pencha dans l'escalier pour voir où il se

trouvait avec l'enfant, elle entendit la porte d'entrée de l'immeuble se refermer sur eux. Anéantie par ce qui venait de se produire, ne sachant que faire, Aline rentra dans l'appartement et s'écroula sur le sofa en sanglotant.



Dehors, la rue étincelait sous la débauche lumineuse de l'Avent. La neige s'était mise à tomber. De gros flocons silencieux tombaient du ciel et leur caressaient le visage. Cela eut l'heur de plaire au bébé qui s'arrêta net de pleurer. Cela dégrisa également Ronald, qui se demanda alors ce qui lui avait pris de s'enfuir ainsi avec son fils par ce froid hivernal. Il avait un peu honte maintenant. Que leur arrivait-il à tous les deux ?

Sans trop savoir ce qu'il allait faire, il se dirigea vers son véhicule, abritant du mieux qu'il pouvait le bébé dans son manteau. Tout à fait calmé, Jules, confiant, le regardait à présent de ses grands yeux gris étonnés. Ronald le serra un peu plus fort contre sa poitrine. Aline avait tort. Bon sang ! Elle n'avait pas le droit de dire qu'il n'était pas un bon père. Il l'aimait ce petit ! Bien plus qu'elle ne l'imaginait. Bien plus qu'il ne le pensait...

Arrivé devant sa voiture, il hésita. Que comptait-il faire avec cet enfant sur les bras ? Il ouvrit cependant la portière arrière et attacha Jules dans le siège pour enfant. Des yeux, il chercha la couverture qui ne quittait jamais la banquette arrière et le couvrit afin qu'il ne prît pas froid. Il s'assit au volant, mit la clé de contact et démarra. Il avait juste besoin de se calmer. Besoin de réfléchir à ce qui venait de se passer. Dans le chuintement des essuie-glaces, Ronald se mit à rouler au hasard dans la ville, sans but précis. La scène de sa fuite ne cessait de tourner dans sa tête. Comment avait-il pu arracher Jules à sa mère ? Elle devait être folle d'inquiétude. Il jeta un regard dans le rétroviseur. L'enfant babillait. Il se sentit soudain écrasé par son inconséquence. Au bout de quelques kilomètres, bercé par le roulis de la voiture, Jules s'endormit et Ronald se sentit soulagé. La tension se relâchant, il laissa filer son esprit.